

sur ces sujets, comme on les instruit sur les autres rudimens des connaissances ?

Nous avons, chacun de nous, des devoirs à remplir envers le gouvernement, et personne ne remplit mieux ces devoirs que les cultivateurs. Le gouvernement, à son tour, a des devoirs à remplir envers eux ; il leur doit l'instruction convenable à leur état. Les privilèges du gouvernement appartiennent aux hommes libres qui ont fait ce gouvernement, et l'éducation est un de ces principaux privilèges.

L'instruction est nécessaire à l'homme de loi pour bien s'acquitter de ses devoirs : pourquoi l'instruction ne serait-elle pas nécessaire au fermier pour le guider dans la pratique de son art ? Il a besoin de connaître la nature des sols, des engrais et de tout ce qui concerne la conduite d'une ferme. L'instruction lui apprendra quelle semence convient à telle espèce de terre, et par quel moyen il pourra produire deux ou trois minots de grain, au lieu d'un.

Comment le gouvernement s'acquittera-t-il de son devoir à notre égard ? Le gouverneur suggère que l'école qu'on se propose d'établir soit confié aux soins des régens de l'université. C'est un corps qui se fait honneur, en qui les fermiers ont confiance, qui renferme des hommes très capables de s'acquitter de la tâche. Ils auraient à cœur les meilleurs intérêts de l'école : ils auraient soin que les plans fussent mûris, que les instituteurs fussent des hommes habiles, et que tout fût parfait pour faire prospérer l'établissement, particulièrement pour que l'enseignement fût confié aux professeurs les plus dignes et les plus capables. Si nous approuvons cette partie de la recommandation du gouverneur, déclarons-le. Il n'y a point manque de moyens et de bonne volonté de la part du gouvernement. Nous avons dépensé des millions pour des chemins de fer, et le bon effet s'en fera sentir tant que le temps durera. Nous avons approprié des sommes immenses à la construction des canaux, lors même qu'on disait que le revenu qu'ils procureraient ne paierait pas les frais qu'ils auraient coûtés. Allez en Europe, et parlez de l'Etat de New York : lorsqu'on y apprendra ce qu'a fait ce seul Etat, on en sera étonné, on ne pourra le comprendre. Apprenons aux Européens que cet Etat peut faire plus encore, qu'il peut rendre perpétuelle l'union de la science et de l'agriculture, dont la renommée s'étendra dans toute l'Union Américaine. Nous avons pour cela des moyens, d'amples moyens ; s'il en était autrement, les cultivateurs de l'Etat se soumettraient à une taxe pour y suppléer, plutôt que d'être privés des moyens de s'instruire de tout ce qui peut perfectionner leur art et faire connaître ce qu'il vaut.

En résumant ce qu'il venait de dire, M. Johnson recommande fortement à ses auditeurs de venir en avant pour appuyer le gouvernement. L'école qu'il recommandait concentrerait les vœux du fermier ; le citoyen y enverrait volontiers son fils pour y étudier l'art qui pourra lui procurer le

bien-être et la santé,—compagne des travaux champêtres et de l'air pur de la campagne. Le gouverneur avait agi avec droiture et franchise ; il espérait qu'il s'élèverait une voix dans l'assemblée, avant qu'elle se séparât, pour lui exprimer le témoignage de son approbation.

M. Geddes (du sénat) : Le temps est arrivé où il est plus important et plus nécessaire de connaître la nature des roches, des minéraux et des terres, que de résoudre un problème abstrus d'algèbre, ou de trouver dans le grec ou ailleurs l'étymologie d'un mot commun. Il n'y a, selon lui, qu'une école dans ce pays qui soit conduite sur un plan convenable, et c'est celle de West Point. Dans certains collèges, l'enseignement prend trop de temps ; la vie n'est pas assez longue pour embrasser tout ce qu'on y professe, à part de ce que ces temps-ci demandent.

Il était bien aise de voir qu'à New Haven on avait organisé un département de chimie agricole, et qu'il y avait eu un professeur de nommé pour ce département. Il apprenait avec plaisir que l'Union avait en vue une semblable institution. C'est une politique sage dans nos collèges que de prendre connaissance de ce qui se passe autour d'eux. La connaissance du français et de l'espagnol est beaucoup plus importante (pour le plus grand nombre) que celle du grec et du latin.

Le grand avantage d'une école d'agriculture, c'est que le plan de l'étude qu'on y adopte et l'instruction qu'on y donne soient ce qui convient le mieux au temps où nous vivons.

L'agriculture est une science et un art en même temps : on apprendra la science dans une école et l'art sur une ferme. Un homme qui aurait appris l'art de patiner dans un livre, se caserait probablement la tête la première fois qu'il voudrait le mettre en pratique sur la glace. Il en est exactement de même de l'art de labourer enseigné dans un livre. L'école d'agriculture et la ferme modèle ou expérimentale doivent aller de compagnie.

Autrefois, si un cultivateur avait trois fils, son désir était qu'un d'eux fût prêtre ; un autre, avocat ou notaire et un autre médecin. S'il avait un quatrième fils, il en pouvait faire un fermier ; mais il pensait que celui-là n'avait besoin d'aucune éducation. Le gouvernement doit pouvoir sans délai à l'enseignement, à l'enseignement de l'économie rurale ; et alors, si un cultivateur veut que son fils soit un homme instruit, il ne lui sera pas nécessaire de le faire sortir de sa profession. Le système d'études doit être adapté à l'agriculture, à la botanique, à la minérologie, et les sciences qui s'y rapportent y doivent être enseignées, et bien enseignées ; ainsi en doit-il être des arts mécaniques. La mécanique, la statistique, l'hydraulique, ne devraient pas être oubliées. Dans quel collège enseigne-t-on les arts pratiques de la vie ? Quel homme sera en état de construire un engin à vapeur par ce qu'il a appris au collège ? Quand on saura que pour être de bons cultivateurs, ingénieurs, constructeurs de vaisseaux, artisans, il faut une bonne éducation, une instruction convenable,